

Bakiak egin

Au commencement il y a, sinon la route, du moins la piste qui en constitue le prototype. Tout déplacement comporte archaïquement un risque, surnaturel au moins autant que naturel¹, et implique par voie de conséquence une crainte, à l'origine plus mystique que positive.

Cette crainte, pour ne pas dire cette terreur, se manifeste plus spécialement en certains points réputés critiques (croisements et franchissements en particulier), à savoir les carrefours, les gués, les ponts, les points culminants, les cols et les limites ou les frontières. De nos jours encore, ces points critiques font usuellement l'objet de repères ou de constructions plus ou moins sommaires, de caractère resté religieux (croix de carrefours, chapelles de ponts, etc) ou positivisé (poteaux ou stèles de frontières).

On meurt beaucoup le long des pistes où, par ailleurs, l'on est exposé à s'égarer si le tracé n'est pas défini avec une précision suffisante. On y meurt de mort naturelle ou de mort violente (lapidation par exemple); on peut y mourir seul comme on peut y mourir en groupe: d'où des amoncellements rituels et mémorisants (au point de n'être plus que des cénotaphes). De ces amoncellements procèdent aussi bien les balisages contemporains (bornes routières) que les stèles commémoratives.

Mué en monument commémoratif, le tas de pierres est fréquemment élevé par les alpinistes et les explorateurs qui matérialisent ainsi le souvenir de leur passage et, le cas échéant, font aussi acte de prise de possession.

La chaîne pyrénéenne n'a pas échappé aux règles susdites, mais l'empilement rituel au niveau des cols y exerce une fonction très particulière, rarissime et peut-être même inattestée ailleurs, et ceci aussi bien dans le secteur romanisé de fraîche date (un millénaire environ) que dans la zone restée fidèle à l'euskarien. Cette fonction est selon toute vraisemblance imputable à l'esprit d'indépendance des populations concernées, solidaires entre elles et non moins solidaires contre l'étranger (à tel enseigne qu'un Etat pyrénéen a failli naître au XVI^e siècle, Etat qui n'aurait été ni français ni espagnol). Le thème de la

1 Cf. mon article intitulé *Ouvrir la route* à paraître cette année dans la revue pédagogique *Vers l'éducation nouvelle*.

Chanson de Roland, qui n'est mythique qu'au niveau du détail, se réfère sans nul doute à cette particularité et à ce particularisme.

Nous avons évoqué déjà la terreur qu'inspire archaïquement la traversée d'un cours d'eau lorsque nous avons tenté le décryptage du thème légendaire des ponts dits du diable², terreur si profondément ancrée dans l'âme primitive que les Indo-européens et les Amérindiens n'ont pas osé construire de ponts avant d'avoir mis au point des rites conjuratoires ou eu l'idée d'attribuer aux dieux des innovations dont il est pour nous évident qu'elles sont le fruit d'inventions purement humaines. Ce qui est vrai des ponts du diable, ne l'est pas moins des sommets et des cols: à témoins les *obos* du Tibet, les *apachetas* d'Amérique latine ou les *san-tas* du haut bassin de l'Issil-koul.

Dans les parages des carrefours, des croix ont généralement remplacé, en Occident, les immémoriaux empilements de pierres: il en a été ainsi dans la région de Reims et les Ardennes (témoignage d'Henri Jadart), en Gironde (Ch. Chauillac), en Transylvanie (Elisée Reclus), ailleurs encore. Aux frontières nationales, les piles ont été plus prosaïquement remplacées par des piquets ou des poteaux: ainsi sur les frontières de la Chine et à la limite du Siam et du Cambodge. Mais l'on est resté fidèle à la tradition lors de la délimitation, vers 1910, du Niger et du Tchad par une mission franco-britannique. Et l'on voit encore ici et là des stèles, de forme pyramidale, implantées il y a à peine quelques siècles, voire moins: ainsi à la limite, en Haute-Garonne, du Languedoc et de la Gascogne ou à la frontière de la Belgique et des Pays-Bas.

Pour des raisons évidentes, les *cairns* élevés sur des points culminants n'ont pas toujours été remaniés: par exemple chez les Mongols (*onbones*); à Ceylan, entre Colombo et Kandy; au Mont Sinaï, etc.

Les chemins bordés de points de repère d'obédience à la fois pieuse et pratique pullulent dans le monde. On en voit chez les Bhîls de l'Inde, dont ces édifices constituent les seuls monuments religieux; chez les Esquimaux; dans le haut Laos (où des billes de bois phallomorphes remplacent la pierre); dans les Fagnes de Belgique (où à la pierre est substitué, faute de mieux, le sorbier), etc.

Non moins fréquentes les routes que jalonnent des tombes, *tumuli* au sens étymologique du terme (cf Ita. *tumeo*). On en observe à Sumatra, en Asie centrale, en Afrique centrale et occidentale, dans le Sahara algérien, en Indochine, en Tunisie (*mechab*) et dans l'Espagne du Sud (*milagros*). La lapidation hors des agglomérations et le long des axes routiers est attestée dans l'Antiquité classique, de la Judée à Rome. Elle a survécu, jusqu'au XIXe

2 Cf. *Lo revelh d'oc*, 1976.

siècle au moins, en Albanie. Ainsi s'explique que nombre de tombeaux fassent en même temps fonction de repères de balisage: *kâmeniaya* *bába* des Kirghizes, *gemraoua* du Sahara, du sud tunisien ou du Soudan oriental ou tas de pierres (*mouchounès*) observés par Jeanne Dieulafoy en Perse, en Chaldée et en Susiane. Quelques monuments modernes perpétuent la tradition formelle en Europe: ainsi l'obélisque de Turenne implanté dans la Forêt-noire. En Grèce le tas de pierres en bordure de route est appelé *anathème*. Et des cénotaphes ont été décrits un peu partout: au Japon, dans la Péninsule hellénique, au Brésil (*tapera*) et, plus récemment aux Etats-Unis (Richmond) ou en Yougoslavie (Topola).

Quant aux cairns dressés par des explorateurs, ils pullulent littéralement: nous en connaissons des exemples dans les parages de l'Arctique et de l'Antarctique, au cap Murchinson, au cap Tscheljuskin, au cap Nansen, dans l'île Petermann, au Groenland, en Sibérie, dans les Alpes, etc. Les Suédois les appellent *stenrös* (littéralement: monceau de pierres) et les Portugais *padrões*. Grâce aux *padrões*, nous sommes en mesure de reconstituer, au moins partiellement, les explorations portugaises en Afrique et en Amérique. Au Paraguay, à Corrientes, un *padrón* rappelle l'arrivée des *conquistadores* en 1588. Et, selon quelques historiens des explorations, les *cairns* retrouvés au Groenland constitueraient la preuve que les Normands ont découvert le Nouveau monde bien avant Christophe Colomb.

Il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup du fait que le tas de pierres ait immémorialement assumé des fonctions aussi différentes ou diversifiées que celles brièvement évoquées et résumées ci-dessus: son relatif amorphisme aura évidemment facilité, sinon provoqué, le phénomène. Au demeurant son allure vaguement pyramidale s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les monuments que nous appelons généralement stèles (en forme de pyramide tronquée ou coiffées d'un pyramidion).

Cette variété de vocations rend compte de la polysémie de anc. irl, *fert* (< celt. **wert*) qui veut dire aussi bien «frontière» que «tas» ou «tumulus» et même «tombe».

Par ailleurs, si les religions ont changé, l'âme humaine, surtout dans ses profondeurs, n'a guère évolué et la différence n'est fondamentalement pas grande entre le *pa* ou *péy* chinois (= voyageur qui fait un sacrifice au génie des chemins) et le chrétien occidental qui, au moment de partir, invoque saint Christophe.

En Asie le bouddhisme n'a pas évincé le rituel de l'*obo*, qu'il s'est contenté d'adapter tant bien que mal à ses propres conceptions; en Amérique le christianisme n'a, lui non plus, pas réussi à évincer l'*apacheta*, qu'on a simplement dotée d'une croix. Il en a été même dans les Pyrénées où à une divinité comme

Basert l'on a banalement substitué saint Martin et où, dans la vallée de Barousse, les charbonniers vénéraient encore au XIXe siècle certains blocs de marbre. Mais l'appellation la plus usuelle de l'empilement rituel, éventuellement transformé en oratoire, est celle de *montjoie*.

On a beaucoup spéculé sur ce mot et nombreuses ont été les explications. La vérité est pourtant toute simple. Il appert en effet que:

1.° gasc. *moungáusi* (cristallisé en toponymie) procède forcément du même étymon que fr. *montjoie* d'où est issu le gallicisme gascon *mounjoio*). Et le breton *brez levenez* a la même sens originel;

2.° l'expression n'est pas antérieure au développement de la littérature hagiographique. En particulier, le latin classique l'ignore, carence qui enlève toute crédibilité à l'étymologie *monte Jovis*, d'ailleurs phonétiquement inviable dans ce cas d'espèce (lat. *Jovis* > gasc. *jaus*);

3.° elle est spécifique du monde chrétien;

4.° elle répond parfaitement à l'idée d'un empilement d'une hauteur, même peu élevée. Dès le latin classique en effet, on peut entendre par *mons* une simple proéminence, par exemple un rocher;

5.° le tas de cailloux, nous l'avons vu, recouvre fréquemment un cadavre, c'est-à-dire quelqu'un qui est entrée dans la mort, autrement dit, chrétiennement dans la joie. *Intrat in gaudium Domini*: ainsi s'est exprimé saint Matthieu, glosé avec cette signification par nombre de Pères de l'Eglise.

Mais il y a mieux encore. Car à l'amoncellement de pierres au niveau des cols, les Basques attachent une vocation que, sauf erreur, l'on ne retrouve nulle part ailleurs, Juifs peut-être exceptés (*Josué*, XXII, 10).

De cette tradition, Elisée s'est fait l'écho dans sa *Nouvelle géographie universelle*: «alors que l'histoire de l'Europe n'était qu'une succession de massacres, les Basques vivaient presque toujours dans une profonde paix. Chaque année, les communes situées sur les versants opposés des montagnes se juraient une amitié perpétuelle et, tour à tour, leurs ambassadeurs déposaient solennellement une pierre symbolique sur une pyramide élevée par leurs ancêtres au milieu des pâturages du col. Toutes ces petites républiques, dont l'isolement eût fait une proie facile pour les conquérants, étaient fraternellement unies en une grande fédération; chacune s'engageait à sacrifier les biens et la vie pour maintenir la patrie commune en droit et justice. Leur étendard figure, dans les provinces vascongades, trois mains unies: *irurak bat...*».

Inspiré d'une grande sagesse, ce genre de rituel n'est pas propre au secteur cuskarien. On le retrouve dans les Pyrénées romanes sous la forme des traités dits *lies et passeries*, remarquablement étudiés par H. Cavaillès dans la *Revue historique* de 1910. Cavaillès fait remarquer à juste titre que ces contrats sont

parfois passés dans les parages de la frontière officielle franco-espagnole, laquelle n'est guère une frontière pour les autochtones que depuis la fin de l'Ancien régime et surtout la Révolution. Là s'élève souvent une borne, parfois dite pierre de saint Martin, parfois aussi ornée de croix sculptées en bas-relief (appellations et motifs iconographiques qui trahissent une ancienne christianisation du thème). Des survivances folkloriques des *lies et passeries* se manifestent encore, dont l'exemple le plus célèbre est celui d'Arette, aux confins des vallées de Roncal et de Barétous: là, jadis, selon Marca, les voyageurs ajoutaient à chaque passage une pierre sur le tas consacré.

Chose curieuse, H. Cavaillès, pourtant bien documenté, n'a pas fait le rapprochement entre la tradition basque et la tradition romane. La linguistique semble pourtant l'imposer.

Litré cite *passerie* au singulier (sans fournir aucun exemple) et rattache ce mot au verbe *passer*. S. Palay commet la même double erreur à propos de *passerie*, mais non de *patserie*, et ne renvoie pas d'une rubrique à l'autre. En fait dans tous les documents afférents aux *lies et passeries* que nous avons pu lire, le *plurale tantum* est constant.

Les appellations médiévales, romanes ou latines, *cartas de pax*, *patzarias*, *cartas de la patz*, *carta que continetur pax*, etc, ne sont nullement ambiguës: il s'agit de traités de paix, non de conventions de passage et les contractants sont suggestivement appelés *patzers*.

Transposons en basque ces deux notions de paix et de *plurale tantum*: nous débouchons tout droit sur *bakiak* qu'Azkue glose ainsi: *reuniones* (de *baku* + *ak*); *llámanse así las reuniones que se verifican en Urzainki cada año para dirimir contiendas de pastores*.

Il appert ainsi que les *passeries* (dites *faceries*, par fausse correction, dans la vallée de Barétous) constituent l'équivalent exact de basq. *bakiak*, lui-même issu du latin. Lequel a usé parfois de *pax* au pluriel — alors que le français ne connaît guère que le singulier. D'où le parallélisme des expressions gasconnes *far las patz* (*Fors de Béarn*), plus tard *ha las pats*, et euskarienne *bakiak egin*.

On peut même se demander si le vocable douanier *passavant* ne procéderait pas tout simplement du cri rituel pyrénéen *patz abant* avec confusion secondaire, paronymisante, des concepts de *passage* et de *paix*...

Selon H. Cavaillès l'on ne trouve nulle part ailleurs trace de traités identiques aux *passeries* et aux *bakiak* des Pyrénées. Cette originalité, si elle est fondée, à quoi tient-elle? Très probablement à l'originalité psychologique des ethnies intéressées. Dès l'Antiquité en effet il est patent que les Aquitains, remarquablement absents à Alésia, font appel dans le péril, c'est-à-dire lors de la conquête romaine, à leurs frères d'au-delà les Pyrénées. Et leurs descendants, non moins épris d'indépendance et de liberté, se sentiront longtemps plus

H. POLGE

pyrénéens qu'espagnols ou français. Ils sont solidaires contre les armes et les bandes, françaises ou espagnoles, miquelets en particulier, et ils le sont aussi lorsqu'il s'agit de protéger Audijos en conflit avec la monarchie française. Voilà qui éclaire d'un jour singulier l'épisode célèbre de la *Chanson de Roland* qui se situe, il est à peine besoin de le rappeler, dans les parages du col de Roncevaux. Car contrairement à ce que s'imaginait par exemple Vigny, ce sont des Basques, et non des Mores, qui ont alors remporté la victoire. Et il est bien connu que si, pour les Français comme pour les Espagnols, les Pyrénées constituent une authentique frontière, pour les Basques, elles portent le nom de *bortu*, c'est-à-dire au sens étymologique du terme, de *port*, de *passage* (lat. *portu*).

Zazpiak bat!

par H. POLGE

Fréquents dans les Pyrénées romanes et basques, les empilements de pierres présentent de difficiles problèmes d'interprétation, mais la méthode comparative permet d'y voir le reliquat de pratiques et de croyances immémoriales, adaptées avec plus ou moins de bonheur au christianisme, lequel s'en est accommodé vaille que vaille, faute, sans doute, d'avoir pu abolir un rituel à la fois mystique et utilitaire hérité du fond des âges.

Mutatis mutandis, le même phénomène se retrouve dans les secteurs où l'ont emporté d'autres religions relativement modernes, tels le bouddhisme ou le mahométisme. Autrement dit, tout s'est passé un peu partout de la même manière.

Il y a toutefois une exception, et une exception extraordinaire: celle des *passeries* des Pyrénées romanes et de leur équivalent et proche parent euskarien (*bakiak*), probablement uniques en leur genre dans le monde entier.

L'explication de cette exception est chose malaisée. Peut-être tient-elle à une particularité (solidarisme traditionnel) des ethnies concernées, Basques en particulier.